

(Antoine Marès)

A. M. Quelle a été votre première rencontre avec Jean Monnet et pour quelle raison avez-vous été amené à prendre contact avec lui?

A. F. Je ne crois pas me tromper en vous disant que notre première rencontre a eu lieu en 1952, à son initiative. J'avais dû écrire des articles, dont une phrase l'avait frappé, au moment de la Conférence atlantique de Lisbonne. Il m'a fait venir et j'ai déjeuné chez lui puisque c'est comme cela qu'il pratiquait. Je ne sais plus s'il était déjà installé au bas de l'avenue Foch. Depuis lors, nous nous sommes revus très souvent et je lui ai "pris" au moins deux interviews. L'une à Luxembourg quand il était président de la Haute Autorité: c'était tout un cinéma de faire une interview avec lui. Il changeait le texte jusqu'à la dernière minute et notre entretien a duré toute la journée, jusqu'à quatre heures du matin; je suis rentré à Paris la nuit, en voiture. J'ai fait une autre interview alors qu'il était président du Comité d'Action.

C'était un homme qu'on voyait très facilement, que ce soit moi ou lui qui en prenne l'initiative. Il "rivait son clou": il était l'homme d'une seule idée à la fois. J'ai plutôt un tempérament à la digression. Quand je sortais de mon sujet, il me laissait parler dix minutes puis me disait: "Revenons à l'Europe, revenons à l'Europe !"

C'était aussi un homme de grande patience, avec beaucoup d'opiniâtreté, de méthode, qui cherchait toujours à savoir les choses comme elles étaient.

Si je peux me permettre de citer un souvenir personnel... Il se trouve que j'étais chez lui le jour où De Gaulle a disparu en mai 1968. Tout Paris croyait que De Gaulle avait quitté la France pour toujours; Monnet m'a dit: "Je connais De Gaulle

mieux que personne. Ce n'est pas un homme à partir comme cela. Il reviendra." C'était assez frappant car vous n'auriez pas trouvé dix personnes qui auraient pris le même pari dans la capitale.

A. M. Vous souvenez-vous de l'image que vous aviez de Jean Monnet quand il vous a appelé pour la première fois?

A. F. Toutes les images que j'ai eues par la suite se mélangent. Pour moi, Monnet a toujours été un paysan. Avec ses grosses godasses, son espèce de chapeau...C'est un homme qui s'est arrangé toute sa vie pour habiter la campagne, pour faire une heure de marche avant d'entreprendre quoi que ce soit. J'ai connu d'autres paysans en politique: Pompidou, et même François Mitterrand, mais bien plus intellectuels que Jean Monnet qui ne l'était pas du tout. D'habitude, ces gens sont très hexagonaux alors que pour Monnet la dimension nationale comptait à peine: cela m'a beaucoup frappé. On ne pouvait pas être plus français et en même temps plus étranger au nationalisme que lui. Je n'ai jamais rencontré ce contraste chez quelqu'un d'autre. J'ai connu de nombreuses personnes européennes, atlantistes, supranationales, mais elles n'avaient pas les racines terriennes de Monnet.

Ce contraste s'explique par le fait que son père l'avait envoyé faire le voyageur de commerce dans les pays anglo-saxons dès l'âge de seize, dix-sept ans et qu'il se sentait à l'aise partout. Monnet était absolument sans complexe. Il avait une facilité extraordinaire de contact avec les gens. Il n'y avait aucune esbrouffe chez lui parce qu'il n'y avait aucune vanité; finalement, c'était plutôt un homme d'idées que d'ambition personnelle. Il se moquait des décorations, des titres. C'était un personnage hors série sur la scène française, direct, sans arrogance, sans prétention intellectuelle. C'est en cela qu'il était un paysan: il suivait son sillon.

A. M. Quelle impression physique donnait-il?

A. F. Celle d'un paysan du sud-ouest, très rablé. J'ai une partie de ma famille qui vient de cette région: mon grand-père, qui était médecin, était de ce type là, la tête dans les épaules.

Pour bien comprendre Monnet, il fallait connaître aussi Madame Monnet. Le jour de ses quatre-vingts ans, Monnet m'a dit: "Le secret de ma réussite, c'est que ma femme ne m'a jamais pris au sérieux". Monnet était un homme dont on pourrait dire qu'il était sans fantaisie: la fantaisie de sa vie, c'était sa femme, qu'il avait épousés dans des conditions très romantiques. Ils s'étaient mariés à Moscou grâce à Krassine qui était alors ambassadeur d'URSS en France. Madame Monnet était peintre, bon peintre d'ailleurs, très charmante, très gaie, très ironique. Et je pense qu'elle l'a fantastiquement équilibré. S'il avait eu affaire à une dame qui lui aurait dit: "Mon petit Jean, quelle merveille tu es!", il aurait été différent. C'était très amusant de les voir ensemble; cette complémentarité était inattendue.

A. M. Pour quelles raisons Jean Monnet cherchait-il à vous voir, en dehors de ce premier entretien?

A. F. J'ai pris la direction du service de politique étrangère du Monde en 1951. C'est certainement la raison. J'étais alors un garçon très timide et je n'aurais pas osé prendre l'initiative d'une entrevue avec Jean Monnet.

A. M. Lors des entretiens suivants, comment procédait Jean Monnet?

A. F. C'était presque toujours la même chose; le tête-à-tête était rare et il y avait presque toujours François Fontaine ou Van Belmont. On était quatre ou cinq, la chère était de bonne qualité mais sans prétention, avec à la fin un peu de Cognac Monnet et des cigares. Et il avait toujours une idée en tête, son obsession du moment. Au fil des années, cela a changé, mais il a surtout été préoccupé - j'ai parfois pris des notes - par les grandes

péripéties de la question européenne et de la question atlantique. Il était intéressant de voir qu'au Comité d'Action, il s'ennuyait quand les choses allaient. Mais quand il y avait un rebondissement dans les relations franco-allemandes ou franco-américaines, malgré son grand âge, il revivait.

Le respect dont il était entouré était remarquable, surtout de la part des hommes politiques étrangers; la très grande époque a été l'ère Kennedy pour qui Monnet était un inspirateur. La théorie des piliers dont Kennedy s'est fait le prophète et le défenseur était une idée de Monnet.

De plus, il était extraordinaire de voir cet homme d'action qui avait une certaine difficulté à s'exprimer. Il n'était ni un écrivain, ni un orateur, mais il éprouvait de l'intérêt, de la curiosité - sinon de la fascination - vis-à-vis de ceux qui, n'étant pas des hommes d'action, ont au contraire une certaine capacité à communiquer. Plus d'une fois, je l'ai entendu demander conseil et ce n'est pas révéler un secret d'Etat que de dire qu'il m'est arrivé de mettre la main à un texte...

Nous n'étions pas toujours d'accord. D'abord, je n'ai pas cru à l'armée européenne. Je pensais que c'était une catastrophe. Et ensuite, je n'ai jamais beaucoup cru à la supranationalité. Je suis d'avis qu'on a trop cherché, avec les Etats-Unis d'Europe, à copier les Etats-Unis d'Amérique. Or les Etats-Unis ont été fabriqués par des Européens qui étaient partis de chez eux. Ici, il s'agissait de créer l'Europe avec ceux qui étaient restés. Les premiers avaient accepté non seulement une hégémonie politique et une idéologie préexistante, mais aussi l'hégémonie d'un groupe social et culturel, avec le milieu anglo-saxon protestant, pour trouver une patrie de rechange. C'était le ressort qui manquait à l'Europe et qu'on avait peu de chances de trouver. Dans les années qui ont immédiatement suivi la Deuxième Guerre mondiale, sous certaines menaces, la peur que cela recommence..., les

résistances nationales étaient un peu occultées; mais aussitôt qu'a commencé à disparaître la génération Schuman-Adenauer-Gasperi, qui avait non seulement des souvenirs communs mais une culture commune, cela devenait plus difficile. Bien avant le débat sur la ratification de la C.E.D., il était assez clair que cela échouerait.

Je croyais beaucoup plus à la force des communautés intermédiaires, y compris la nation, ce qui ne m'empêchait pas de croire profondément à la nécessité de l'affirmation de l'Europe comme force.

C'est une discussion qui a toujours été facile avec lui parce qu'il était ouvert et aimait discuter.

A. M. Jean Monnet parlait-il parfois de la dimension culturelle de l'Europe? Cette perspective lui était-elle étrangère?

A. F. Oui. Je ne sais pas ce qu'il lisait. Il ne devait pas lire beaucoup en dehors de ses dossiers. Monnet ne passait pas sa vie au théâtre et au cinéma; il lisait la presse, les mémoires des hommes qu'il avait connus.

Il avait une très grande activité, il voyait beaucoup de monde, il se déplaçait. Et puis c'était un perfectionniste, excessif peut-être: notre interview de Luxembourg n'aurait pas été plus mauvaise si nous nous étions arrêtés trois heures plus tôt! Il tuait ses collaborateurs. Il avait une énergie formidable.

Mais c'était quelqu'un de très attachant parce qu'il n'y avait absolument pas de mesquinerie chez lui. Il était simple.

A. M. Etait-il convaincant?

A. F. Assez souvent.

Je n'ai pas connu le Monnet d'avant 1952. J'ai connu seulement le Monnet européen. Sa contribution à l'Europe a été considérable, mais ce qu'il a fait avant a été aussi important, la manière dont il a fait le Plan, notamment. La plupart des choix faits alors ont été assez bons: l'équipement électrique, les chemins de fer...

On a peut-être un peu trop poussé la production agricole et pas assez le logement... Avant, je pense que l'action de Jean Monnet pour l'approvisionnement pendant les deux guerres mondiales a été remarquable. Puis quand il a joué les conciliateurs entre De Gaulle et Giraud, son rôle a également été considérable.

Quand j'ai lu ses Mémoires, j'ai été frappé par l'ampleur de ce qu'il a fait avant 1945. Peut-être parce que je connaissais bien son oeuvre européenne et mal le reste.

Dans la mesure où nous vivons aujourd'hui dans un monde assez futile, un monde d'idées creuses, lui qui était à l'opposé de ce monde avait impressionné nombre de gens. Ceux avec qui il ne s'est pas accordé avaient une dimension plus nationale, plus romantique. Mais cela dit, De Gaulle respectait Monnet.

On peut faire un parallèle avec les Canadiens Trudeau et Lévêque: tous deux ont un même but qui est d'assurer la survie de la communauté francophone d'Amérique du Nord, avec des méthodes radicalement différentes. De Gaulle et Monnet avaient un même but: assurer la survie ^{de l'influence} de l'Europe - et de la France en particulier - dans le monde contemporain, mais avec des moyens absolument divergents.

Monnet était finalement un paysan français, avec un fond de nationalisme quelque part, qui pensait que les Français étaient un peuple capable, futé et que, dans les Etats-Unis d'Europe, la France jouerait un très grand rôle.

A. M. L'avez-vous entendu dire cela?

A. F. Pas textuellement. Mais il croyait aux Français. Alors que De Gaulle croyait plus à la France.

A. M. A votre avis, est-ce la concentration de Jean Monnet qui lui valait son pouvoir de persuasion?

A. F. C'était sa fantastique insistance. Il n'avait jamais peur de téléphoner, ce dont De Gaulle avait horreur. Monnet téléphonait à la terre entière; il revenait sans cesse à la charge. Dans cette Quatrième République qui était légère, possédée par l'esprit de chapelle, avec quelques aspects peu édifiants, Monnet donnait une ossature, une continuité, un corps central autour duquel se reconnaissaient de larges secteurs de l'opinion et de la représentation parlementaire - puisque cela allait des socialistes aux "pinaystes", aux futurs giscardiens.

A. M. Jean Monnet parlait-il du général De Gaulle?

A. F. De nombreuses fois. Il en parlait même tout le temps et il lui arrivait de se tromper à son propos. De Gaulle, lui, a tenu des propos plutôt désobligeants à l'encontre de Monnet. Monnet n'était pas comme ça. Il n'avait pas un langage désobligeant. Je crois qu'il avait peu de mots, il avait un vocabulaire assez court, très simple. Il avait une approche profondément pragmatiste: "Ca sert ou ça ne sert pas!" Alors, toutes les considérations gratuites, il s'en moquait. Même s'il tenait parfois des propos sévères sur tel ou tel, il ne passait pas sa vie à "débiter" les autres. Et envers De Gaulle, il a toujours eu un mélange d'admiration et d'incompréhension. C'était réciproque.

A. M. L'objectif de Jean Monnet quand il vous rencontrait était-il de vous convaincre, de vous faire admettre sa thèse ou bien vos contacts étaient-ils simplement informels?

A. F. C'était plus simple. Il lui arrivait de vouloir me convaincre, il lui arrivait aussi de me demander mon avis...

A. M. Vous m'avez dit qu'il avait toujours un objectif précis en vous rencontrant...

A. F. Un sujet précis! La dernière péripétie!

Il y avait deux ou trois idées chez lui qui m'avaient frappé:

- Sur l'Angleterre, qu'elle viendrait à son heure.
- Sur la Communauté, qu'il n'était pas question d'aller contre la volonté d'un des principaux pays. Ce qui va à l'encontre des idées de certains de ses disciples et ce qui n'est pas très éloigné du directoire. Il ne l'a pas dit qu'à moi, car Heath m'a répété deux ou trois fois que Monnet le lui avait dit.

A. M. Jean Monnet avait un façon particulière de faire s'accorder les gens en les réunissant jusqu'à ce qu'il s se soient mis d'accord.

A. F. C'est tout à fait ça. C'était le pouvoir d'insistance. Et puis il y avait la méthode de "la salle à manger". Il a écrit dans ses Mémoires qu'à chaque fois qu'il a exercé des responsabilités, il a demandé à ce qu'on lui donne une salle à manger. Il avait raison: au restaurant, on peut être distrait par l'environnement. Dans une salle à manger de travail, avec un repas sans prétention, vous ne risquez pas de vous égarer dans la cuisine. Et puis vous êtes là réunis, vous en avez pris l'habitude et vous savez qu'on ne vous lâche pas tant que la question abordée ne sera pas réglée. Il n'y avait pas d'heure pour lui.

Ce n'était pas un personnage charismatique, mais il était assez fascinant. Quand on voit les différentes versions des textes importants qu'il a écrits de sa main, à la Fondation Monnet de Lausanne, on le retrouve très bien. Même quand on n'était pas d'accord avec lui ou qu'il vous agaçait - ce qui arrivait -, il était facile d'éprouver de l'affection pour lui. Pierre Viansson - qui n'était pas tellement de sa paroisse au départ et qui habitait à côté de chez lui à Bazoches - était devenu très ami avec lui: il sont d'ailleurs enterrés côte à côte.

Au fond, c'était cette authenticité qui m'avait impressionné chez lui.

A. M. Il y avait une grande unité entre sa pensée et son action...

A. F. Et puis une indifférence aux vanités ...

A. M. Si vous aviez à évaluer sa place dans la société politique française, comment le situeriez-vous?

A. F. Je crois que le mot de De Gaulle était assez bon: un inspirateur. Et plus qu'une éminence grise car il avait de l'autorité. Quand il venait à Paris, Helmut Schmidt ne manquait pas de venir au cimetière où Jean Monnet a été enterré. Il y avait, comme je vous l'ai dit, du respect pour lui. Et il avait ses troupes: aux Etats-Unis avec George Ball, en Angleterre avec Heath...

Monnet est un cas assez unique de personnage qui n'a jamais été sur le devant de la scène et qui, pourtant, a joué un rôle considérable. Peut-être a-t-il été en avance sur son temps car il vivait lui-même un univers qui avait dépassé le cadre national, et ce, sans difficulté.

Cependant ce n'était pas quelqu'un qui appartenait au "jet-set". Il parlait anglais, mais ce n'était pas extraordinaire, il ne parlait pas allemand...

A. M. Il en avait souffert au moment de la construction de la CECA...

A. F. Il n'était pas fait pour parler allemand. C'est une langue compliquée... Monnet n'était pas un homme de nuances.

Je crois qu'une des explications de Monnet est qu'il n'avait pas terminé ses études, même secondaires. Il n'avait pas du tout le penchant à l'abstraction qui est la marque de l'éducation française. Il est rare de voir à ce degré de responsabilité un homme qui n'est pas passé par ce cap là. Je connais quelques cas semblables mais la plupart d'entre eux ont été des autodidactes et ne sont pas moins littéraires que d'autres. Ce n'était pas son cas. Il était à la limite un personnage de roman, mais il n'était pas du tout romancier. Il était simple dans un monde qui se perd dans sa complexité: c'était là sa force.

Et quand il ne comprenait pas quelque chose, il prenait son temps

pour l'assimiler.

Il a d'ailleurs suscité des dévouements extraordinaires: les gens qui ont travaillé avec lui lui sont restés fidèles. Le travail qu'a fait, par exemple, François Fontaine pour les Mémoires a été fabuleux. Il fallait avoir vécu avec Monnet si longtemps pour arriver à ce résultat: quand j'ai lu ce livre, j'ai entendu Monnet. C'est comme cela qu'il parlait.

Mais je reste convaincu que Monnet a sous-estimé le facteur national. Actuellement, le monde évolue plutôt vers la parcellisation, la tribalisation que vers les grands ensembles harmonieux. C'est triste, mais c'est comme ça. Le problème des racines des gens est fondamental: or, Monnet qui avait de telles racines terriennes n'en tenait pas tellement compte...

Il aimait la terre et l'image que l'on garde de lui, c'est ce chapeau, cette canne, cette canadienne, ces gros croquenots... Il est rare de rencontrer un homme aussi indifférent à son costume. En même temps, il lui fallait un minimum de cadre. C'était un homme sans artifices, ou plus précisément avec l'artifice du paysan qui sait s'y prendre pour vendre son produit au meilleur prix.

Comme il croyait à l'Europe, il lui arrivait de pécher par excès d'optimisme. Après le veto du Général, il n'y avait aucun moyen de le tourner. Monnet pensait que le poids des autres pays de la Communauté aurait raison de De Gaulle. Il avait monté toute une opération en ce sens. Mais il n'était plus jeune et peut-être n'aurait-il pas fait la même erreur dix ans plus tôt.

C'est une tragédie de l'Europe et de la France que ces deux hommes, tout à fait remarquables, chacun à sa manière, se soient ~~plutôt~~ fait la guerre au lieu de travailler ensemble. Encore que "le père Monnet" ait été partisan de faire quelque

chose au moment du Plan Fouchet. Nous nous sommes vus à ce moment là.

A. M. Y avait-il d'autres journalistes à sa table lors de vos rencontres avec lui?

A. F. Très rarement. Je n'ai pas de souvenirs précis.

A. M. Etiez-vous le seul à le voir, au Monde?

A. F. Il voyait Drouin, Fabra, Viansson. Il était, comme disent les Anglais, "press-minded" et il était resté un homme de la presse écrite. Cela dit, il devait avoir des contacts avec des journalistes de la télévision aussi. Mais c'était plus difficile d'y "vendre" l'Europe...